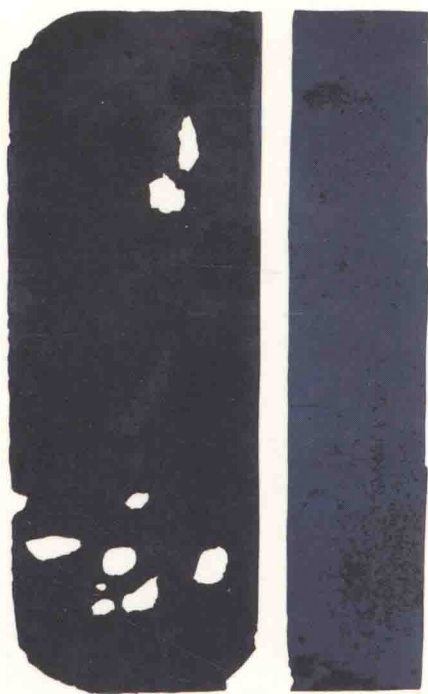


MAURICE NADEAU

**LE ROMAN FRANÇAIS
DEPUIS LA GUERRE**



ÉDITIONS LE PASSEUR

Le Roman français depuis la guerre

Aux Éditions Le Passeur

Dernières parutions

Matière d'art
Clément ROSSET

*

Du Dilettantisme
suivi de
Noëls du Louvre
Les Frères Le Nain
Le Quentin Metsys d'Anvers
Bianchi
J. K. HUYSMANS

*

Sur la personnalité d'Homère
suivi de
Nous autres philologues
Friedrich NIETZSCHE

*

Nouvelles de Galice
Emilia PARDO BAZAN

MAURICE NADEAU

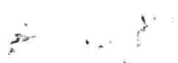
Le Roman français
depuis la guerre

LE PASSEUR

Cecofop

© Éditions Gallimard, 1970.
© Maurice Nadeau, 1992, pour la préface.

ISBN 2-907913-12-3



Préface

L'ouvrage que vous allez lire a plus de vingt ans d'âge. S'est-il comporté en bon cru ? Était-il nécessaire de le rééditer sous ce nouvel habillage ?

En le relisant, ce sont des souvenirs qui m'ont assailli. Souvenirs d'une époque qu'avec le recul je trouve autrement riche que celle d'aujourd'hui.

Riche en controverses à propos du genre lui-même (le roman est-il la forme privilégiée du texte de création en prose ? Le roman a-t-il un avenir ? etc.). Riche en innovations (c'est l'époque qui a vu naître « le nouveau roman »), riche en personnalités de premier plan qui — disparues, ou toujours vivantes — continuent de mobiliser notre intérêt. Par comparaison les vingt dernières années sont pauvres en révélations.

D'abord, on peut remarquer que la génération de 1930 — dont le dernier survivant, André Dhôtel, vient lui aussi de mourir — est toujours présente : par les rééditions, par les travaux des chercheurs et des universitaires, par les mémoires des étudiants. Céline est à la première page des périodiques et suppléments littéraires par la seule Correspondance avec ses éditeurs. Bernanos, Queneau, Michel Leiris ont trouvé l'oreille des nouvelles générations, suscité des disciples en littérature, tandis que leurs admirateurs, comme pour Gide, Cocteau ou Martin du Gard, se sont parfois groupés en « association d'amis ».

Ils ont plus de chance que les « existentialistes », Sartre en tête, qui reste le grand homme de ces années d'après-guerre mais dont on ne lit plus les romans. Pas plus qu'on ne relit ceux de Simone de Beauvoir, qui serait, elle, perdue corps et biens si elle n'était l'auteur du *Deuxième sexe*.

Saint-Exupéry a vieilli, comme a vieilli Camus romancier qui demeure une référence surtout pour l'histoire littéraire, tout comme Roger Vailland, exemplaire unique de communiste libertin. En revanche, ceux dont on ne parlait guère à l'époque, Henri Calet par exemple, sont l'objet de « retours » inattendus. De jeunes romanciers d'aujourd'hui vont prendre chez l'auteur de *La Belle Lurette* des leçons d'écriture et remontent même jusqu'au cher vieux Léautaud.

Le Nouveau roman est mort de sa belle mort, non les romanciers qui l'ont illustré, même si quelques-uns sont victimes d'éclipses plus ou moins partielles. Nathalie Sarraute, Claude Simon, en restant eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur capacité de se renouveler, sont parvenus au faîte de leur art et de la notoriété.

L'histoire littéraire tout comme l'autre, la grande Histoire, opère des coupes sombres dans les générations et ne s'inquiètent guère des individualités qui paraissent les plus soucieuses des jugements de la postérité. Quelques-uns des noms que nous avons cités dans le cours de cet ouvrage, il n'est pas sûr qu'ils disent encore quelque chose au jeune lecteur d'aujourd'hui. En revanche, d'autres brillent plus vivement qu'au moment où nous signalions leur existence. Qui pouvait prévoir le destin posthume de Georges Perec ?

Au moment où nous écrivions ce livre, un bel avenir, selon nous, attendait le roman. Ces vingt dernières années n'ont pas confirmé le pronostic. Mis à part Nathalie Sarraute et Claude Simon, les autres, grands écrivains de cette époque 1945-1970, ou sont des poètes, comme Henri Michaux, ou n'ont été romanciers qu'à l'occasion, par une quasi infinie extension de sens du mot roman. Ils s'appellent Maurice Blanchot, Georges Bataille, Jean Genet, Samuel Beckett.

Introduction

L'artiste et son temps

Comme celle de 1914-18, la Guerre mondiale de 1939-45 a profondément ébranlé la société occidentale.

Ce que l'événement et ses suites ont manifesté correspondait à des changements visibles qui s'étaient depuis longtemps opérés dans les structures économiques et sociales autant que dans les esprits.

La montée des fascismes européens, le sursaut, en France, d'un libéralisme faiblement teinté de socialisme, l'écrasement de la révolution espagnole — aspects divers d'une même crise — avaient réuni les conditions de l'énorme affrontement sanglant qui mit aux prises, presque partout à la surface du globe, des millions de combattants dont tous n'étaient pas volontaires.

L'événement devait outrepasser les limites qui lui avaient été tacitement reconnues et dérouler, à son tour, une série de conséquences imprévues. Quand on sortit du cauchemar, on s'aperçut que des valeurs depuis longtemps mises en doute étaient mortes. Le temps du nihilisme, dont on attendait et redoutait la venue, cette fois nous le vivions. La faim, les ruines, les exactions, les tortures, les millions de cadavres, l'assassinat délibérément perpétré de masses humaines dans les camps de concentration ou les grandes cités urbaines et qui devait culminer dans l'anéantissement instantané des habitants d'Hiroshima, tendaient à l'homme européen une image de lui-même qu'il ne reconnaissait pas.

Les croyances, morales, philosophies, métaphysiques qui représentaient la conquête dure et patiente des meilleurs esprits de tous les siècles avaient été consumées dans l'événement. On avait vu fleurir l'exaltation des instincts biologiques et raciaux, les fanatismes religieux et nationaux, la confiance aveugle en Dieu ou dans le Destin. L'homme d'Occident reprenait pied, hagard, dans un univers saccagé.

Les plaies furent assez rapidement pansées, les ruines relevées. La Science et la Technique, démobilisées, prenaient un nouveau départ qui menait à une restauration des richesses, à leur augmentation dans des proportions considérables. Avec la domestication de l'énergie atomique, de nouveaux horizons s'ouvraient, prometteurs de merveilles. Aux nations rivales, dont les antagonismes avaient conduit en moins de cinquante ans à des incendies gigantesques, se substituaient de grands empires continentaux qui maintiennent « l'ordre » et « la paix » dans leurs sphères d'influence respectives.

Pourtant, la confiance n'est pas revenue. Le nouvel équilibre mondial, précaire, est sans cesse à la merci d'une pesée un peu plus forte sur l'un des plateaux de la balance. Les conquêtes de la Science et de la Technique effraient plus qu'elles n'enthousiasment : au terme d'une série de causes et d'effets qui n'obéissent pas tous à la volonté des hommes, elles peuvent immédiatement mettre en question l'humanité tout entière, cette humanité qui comprend encore un milliard d'hommes sous-alimentés. Tout se passe comme si le mal dont souffrait l'Europe et qui l'a menée au bord du suicide, au lieu de se résorber, avait fait tache d'huile. Après les nations d'autrefois, ce sont les empires dont dépend le sort du monde qui s'abandonnent aux fanatismes conquérants, aux patriotismes bornés, aux menaces d'anéantissement réciproque. Un « équilibre de la peur » s'instaure, dans la perspective redoutée d'un suicide généralisé qui agit en même temps comme une terrible tentation.

Quand la France sort de l'occupation étrangère et de la guerre, elle s'aperçoit qu'elle est passée au rang de nation de second ordre. Réveil brutal, qui la pousse dans un délire compensatoire de grandeur dont elle a de la peine à sortir. Perturbée dans ses structures intimes, divisée, du fait de l'événement, en camps rivaux dont chacun figurait aux yeux de

l'autre la « trahison », elle n'a cependant point voulu envisager d'autre avenir que celui du retour impossible au rang de puissance dirigeante. Le rêve de rénovation nourri dans la Résistance, et qui paraissait prendre corps à la Libération, s'évanouissait cinq ou six ans plus tard. Avec le consentement des nouvelles équipes les hommes d'autrefois reprenaient leur place, tandis qu'était replâtré l'ordre ancien. Le temps jouait en faveur de la « conservation ».

Avec des forces diminuées et dans de mauvaises conditions, le pays devait en outre faire face à de nouveaux problèmes suscités par l'éveil des nationalismes coloniaux, le désir d'indépendance de masses africaines et asiatiques regimbant à la tutelle politique, à l'exploitation économique de maîtres affaiblis et s'entre-dévérant. Au lieu de faire, à l'exemple d'autres nations européennes, la part du feu, la France choisit la politique de l'entêtement conservateur qui l'entraîna dans une suite de défaites et de pertes sans retour. Plus gravement, elle y compromit les idéaux dont, depuis 1789, elle passait pour la gardienne, mobilisant dans des guerres injustifiables et afin de maintenir un état de choses périmé, des moyens dont elle avait réprouvé l'emploi dix ou quinze ans plus tôt, et qui faisaient désormais horreur, légalisant la torture, se faisant mettre solennellement au ban des nations civilisées. Sous le poids des rancœurs, de l'amertume, d'un sentiment d'impuissance qui avait gagné la plus grande partie de ses élites politiques, elle laissa crouler sa façade démocratique et libérale, s'abandonnant à des militaires soucieux de prendre une revanche sur des « civils » indifférents. Elle s'en remettait corps et âme à un souverain d'ancien régime, tuteur de la société entière.

Plus qu'homme au monde, le Français de ce temps a le sentiment que son propre destin lui échappe. Il assiste à l'avènement d'une société industrielle dont le type se généralise à l'Est comme à l'Ouest et qui satisfait en gros ses revendications matérielles. Il ne se sent nullement lié à elle. Ses idéaux démocratiques, portés par des politiciens affairistes, il les a quittés à la façon de vêtements usagés. Le rêve d'une société juste et libre, confronté à la réalité des pays de l'Est, s'est évanoui. Nul avenir autre que celui d'une Europe antédiluvienne des « patries », nulle perspective d'envergure. La mauvaise conscience paraît même au

Français d'aujourd'hui un luxe d'antan. Il lui préfère le scepticisme, la raillerie, l'humour macabre. Il caresse l'espoir, non formulé, que viendra peut-être le courage de croire à ces nouvelles raisons de vivre dont il soupçonne l'existence dans une jeunesse qui porte, à bon droit, au compte des pères l'humiliation dans laquelle elle est née. La révolte estudiantine de mai 1968, la grève générale qu'elle a entraînée, révèlent l'existence de forces bouillonnantes et profondes qui cherchent confusément à se libérer des carcans anciens. De nouveaux ébranlements sont à prévoir.

Sur cette toile de fond sombre, le mouvement artistique et littéraire d'après-guerre a déroulé des fastes brillants. Si d'autres foyers se sont allumés ici et là, notamment aux États-Unis et au Japon, Paris demeure un des centres où s'élaborent de nouvelles techniques de création artistique, où peintres, écrivains et musiciens trouvent encore un climat qui les nourrit et les porte. Sans doute, est-ce aujourd'hui l'Amérique qui consacre, mais après avoir réglé sa montre à l'heure parisienne. Dans le cas où il ne s'agit pas là d'une simple survivance, l'affirmation selon laquelle l'art et la littérature (parmi d'autres « superstructures ») sont conditionnés par un état économique, social et politique dont ils seraient le « reflet », reçoit apparemment un démenti.

En littérature, plus précisément dans le roman (mais c'est vrai de tout art), on a pris l'habitude d'enfermer dans une même dénomination des produits bien différents. Quelle commune mesure existe-t-il entre le roman, souvent d'excellente facture, qu'on lit en chemin de fer, afin de tuer le temps, et l'œuvre — assez rare il est vrai — dont on a le sentiment qu'elle peut infléchir le cours d'une existence ? Le produit porte, ici et là, la même étiquette, ses artisans l'un et l'autre le nom de romancier. Feraient-ils partie tous deux de la même famille ? Sans recourir à ces exemples extrêmes, tout ne se passe-t-il pas comme s'il existait des courants de hauteurs différentes, dont les uns se tiennent près de la surface, les autres du fond avec, entre eux, toutes sortes de courants mêlés et intermédiaires ? Selon son tempérament, sa culture et aussi ce qu'il demande au roman de lui apporter, le lecteur choisit, à des étages différents, le plaisir d'assouvissement ou la réponse aux ques-

tions qu'il se pose. Et comment les courants de surface ne « refléteraient-ils » pas le ciel et ses nuages, les événements et les états d'esprit communs, un certain ordre des choses dont ils épousent les contours, alors que d'autres, suivant un cours autonome et moins sensibles, semble-t-il, aux agitations du dehors, continuent de forcer ces diverses résistances que sont l'homme, le monde, la réalité complexe qu'on nomme la vie ? Sans négliger tout à fait ce que nous apporte l'écume des jours, réservons le terme de littérature à ces œuvres dont André Gide disait qu'elles ne laissent pas le lecteur dans l'état où elles l'ont trouvé.

Cette distinction nous préserve de la facile tentation du tableau d'histoire-panorama dans les cases duquel viennent se loger, en bon ordre, tendances, mouvements, genres, générations, tempéraments (et gare aux oublis !). Au sein d'une production proliférante où toutes les esthétiques, toutes les traditions, toutes les innovations et toutes les modes sont représentées, elle trace un chemin entre l'accessoire et l'essentiel. Enfin, elle permettra peut-être au lecteur de voir se profiler entre les lignes de cet ouvrage le portrait du romancier (de l'artiste) tel qu'il se présente à nous : vivant dans un milieu, une société, une époque, certes, et capable d'en capter les ondes sensibles, de les traduire en un langage qui leur donne forme, couleur et vibration particulières, mais davantage soucieux de les faire passer par sa modulation, à son tour porteuse d'ondes et, se logeant dans des cœurs et des esprits, devenant matière vivante, source de réflexion, de connaissance, d'action. De l'homme à l'homme l'art opère son circuit par l'intermédiaire d'individus que ne suffisent pas à définir les coordonnées d'une époque. Elle se reconnaît pourtant en eux. Ils lui ajoutent ce quelque chose par quoi Platon ne saurait être uniquement considéré comme le porte-parole d'une société esclavagiste, Samuel Beckett comme le reflet d'une société qui a vécu jusqu'à l'abjection la « déshumanisation » de l'homme.

Le roman, genre cinq fois centenaire en notre pays et pourtant parfois considéré encore comme frivole, est devenu un moyen courant d'expression littéraire. Les artistes les plus difficiles l'emploient, même et surtout quand leur propos n'a plus grand-chose à voir avec le genre légué par Stendhal, Balzac, Flaubert ou Zola. Félicitons-nous et de ceci

et de cela, en attendant de voir plus attentivement ce que nous ont apporté Sartre, Camus, Nimier et Robbe-Grillet, dans cet après-guerre cacophonique et brumeux où une souris prend facilement la taille d'une montagne, et *vice versa*. Nous avons le nez sur notre époque ; tout recul et perspective nous font défaut ; courons le risque de nous tromper.

Évolution du roman

Le siècle d'or du roman, c'est le XIX^e, avec ses géants : Balzac, Tolstoï, Dickens, auteurs d'œuvres qui sont autant de mondes, édifiés avec conscience et bonne conscience. En donnant au genre ses lettres de noblesse, de nouvelles règles et conventions, Balzac, Tolstoï ou Dickens se préoccupent d'exprimer une réalité sociale et humaine dont ils entendent révéler les dessous, les secrets, les ressorts cachés ; le mystère de l'âme fait écho au mystère des mécanismes sociaux. Il s'agit de les cerner, d'en dresser un inventaire en mouvement, d'incarner dans des « types » la volonté de vivre de certains milieux, de certaines catégories sociales, de certains individus. Omniscient, ubiquiste, semblable à Dieu, le romancier crée un univers qui constitue l'équivalent lisible et significatif du monde qui l'entoure. Son instrument, il le tient parfaitement en main : l'écriture perce à jour, découvre, manifeste.

En France, les successeurs immédiats de ces demiurges entendent faire du roman un moyen plus sûr d'information et de connaissance, donner par lui une image plus exacte de la réalité. Non content d'être un artiste, le romancier doit se poser en savant, substituer à ses écarts d'imagination et à ses intuitions la connaissance des faits, le document. Son terrain d'élection est le cœur humain. Il ne lui suffit pas qu'il se veuille psychologue ; il doit se faire historien, sociologue, utiliser pour son propos les découvertes des sciences naturelles et expérimentales, la

médecine, le droit, la connaissance des métiers. En se proclamant « réaliste », puis « naturalistes », Maupassant, les Goncourt, Zola prétendent ne pas s'écarter d'un pouce de la réalité ou de la nature, c'est-à-dire d'une vérité dont il leur semble que leurs prédécesseurs n'ont pas eu l'audace de la coucher, palpitante, sur le papier. Il suffit de la lire, de la montrer, fût-ce sous ses aspects communs, vulgaires ou sordides, pour qu'un certain voile soit levé qui découvre le monde et l'homme.

Ils veulent suivre l'exemple de Flaubert, dont ils ont été les amis ou les disciples, et qui leur en impose autant par son labeur d'artiste que par son souci d'une documentation exacte et précise. Et Flaubert s'est fait, il est vrai, historien et sociologue dans *L'Éducation sentimentale*, archéologue dans *Salammbô*, philosophe et métaphysicien dans *La Tentation de saint Antoine*, tandis que *Madame Bovary* s'avouait comme peinture des mœurs provinciales. Ils ont été moins sensibles à la phrase : « Madame Bovary, c'est moi », qu'ils ont pris pour une boutade, et au rêve d'écrire un roman qui tiendrait « debout par la seule force interne du style ». Champion de « l'art pour l'art », Flaubert se tient en fait à la croisée des chemins où le roman bifurque, se découvre un pouvoir qui n'est pas seulement de reconstitution vivante et imagée, mais de création artistique autonome. Pour Flaubert, l'art, en révélant une vérité extérieure à lui-même, met en œuvre sa propre vérité. Le roman est moins « miroir qu'on promène le long d'une route » que lentille optique qui recompose les rayons venus la frapper en son foyer, jusqu'à donner des images inattendues, comme dans *Bouvard et Pécuchet*.

Flaubert décrit encore des « types », comme Emma et Charles Bovary, la servante Félicité, des « caractères », comme Frédéric Moreau, mais ses deux excentriques, qui se retirent à la campagne dans un but de connaissance encyclopédique dont ils éprouvent la vanité, font le procès d'une époque, de certaines ambitions du roman, et procèdent de l'auteur, dont ils figurent deux projections. Déjà ils vivent en marge de tout milieu social, comme le Des Esseintes de Huysmans, les créatures de Villiers de l'Isle-Adam. Excentriques également, jusqu'à l'exceptionnel et la folie, les personnages qui semblent sortir tout armés du cerveau de Dostoïevski, à des milliers de kilomètres de Croisset et de Paris. Alors que Zola s'entête à narrer « l'histoire naturelle et sociale